

Comment j'ai failli devenir historien...

Je ne crois pas, enfant, m'être jamais rêvé historien. Romancier, philosophe, poète. Acteur de cinéma. Mais historien, jamais. Cela devait me sembler un peu triste et faire trop appel à une faculté qui, chez moi, est plutôt défaillante : la mémoire. Que ma meilleure note au bac fût celle obtenue à l'épreuve d'histoire-géographie n'y changea rien. Et lorsque, quittant les Charentes maternelles, je gagnai Paris, à l'âge où l'on n'est pas sérieux (dix-sept ans), ce fut pour faire philo, comme mon père, et étudier l'hébreu, toujours par fidélité, mais d'une autre façon, à mon père. La Bible, Maïmonide, Spinoza et Nietzsche. Le mélange était un peu explosif, mais du moins avais-je le sentiment de chevaucher les épaules de géants... Là-haut, pourtant, l'air était rare, et j'avais parfois le souffle court. Et la nostalgie me saisissait soudain d'un monde imparfait, peuplé d'êtres de chair et de sang, de taille plus modeste et aux soucis plus terrestres, en proie à des passions tout simplement humaines. Car j'étais bien l'un d'entre eux, je n'en pouvais mais. Et je fis une rencontre, ici-bas, qui me fit historien, ou presque. Historien par amour, ça ne s'invente pas.

Jean-Christophe Attias est directeur d'études à l'École pratique des hautes études (Paris, Sorbonne), titulaire de la chaire d'histoire du judaïsme rabbinique (VI^e-VII^e siècle). Il est l'auteur notamment de *Petite Histoire du judaïsme* (avec E. Benbassa, Librio, 2007), *Des cultures et des dieux. Repères pour une transmission du fait religieux* (dir. avec E. Benbassa, Fayard, 2007).

Vingt-cinq ans d'un compagnonnage intellectuel quotidien, cela vous change, naturellement, mais sans vous empêcher de rester vous-même. Me voilà donc au fil des ans devenu peu à peu quelque chose comme un historien de la culture, des représentations, de la mémoire – de cette chose, je l'ai dit, dont je suis moi-même si mal pourvu. Ce compromis disciplinaire a toutes les couleurs et beaucoup de la saveur d'un compromis conjugal. Car pour moi, la pratique de l'histoire est essentiellement une pratique en tandem. Et qui s'est exemplairement incarnée dans un premier livre écrit à deux : *Israël imaginaire* (1998) où Esther Benbassa et moi-même tentions de retracer la longue histoire des représentations juives de la « Terre d'Israël ». Œuvre de déconstruction autant que de fidélité, perçant à jour le secret des idées et la fabrique des images, sans en éteindre tout à fait, pourtant, la magie. L'histoire, curieuse combinaison de critique et d'empathie, m'apportait là ce qu'un temps j'avais pu espérer de la religion, de la philosophie ou de la poésie : une forme d'émancipation – la liberté en un mot.

La liberté est certes difficile. Comme l'est la discipline historique. Ou l'amour. Mais qu'une chose soit difficile ne doit-elle pas nous être, comme le disait Rilke (un poète, lui, pas un historien), « une raison de plus de nous y tenir » ?